

Questions méthodologiques pour construire la “ ville ” à partir des ESLOs

Olivier Baude, Emmanuelle Guerin

▶ **To cite this version:**

Olivier Baude, Emmanuelle Guerin. Questions méthodologiques pour construire la “ ville ” à partir des ESLOs. Les métropoles francophones en temps de globalisation, Classiques Garnier, 2019, 10.15122/isbn.978-2-406-08518-8.p.0041 . halshs-01679548

HAL Id: halshs-01679548
https://shs.hal.science/halshs-01679548

Submitted on 10 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Questions méthodologiques pour construire la « ville » à partir des ESLOs

Olivier Baude & Emmanuelle Guerin (Université d'Orléans – LLL UMR7270)

> « Une manière commode de faire la connaissance d'une ville est de chercher comment on y travaille, comment on y aime et comment on y meurt. » (Albert Camus, *La peste*)

En guise d'introduction…

Entre 1968 et 1971, une équipe franco britannique enregistre des centaines d'heures de français, afin de dresser le *portrait sonore de la ville d'Orléans*. L'objectif était de décrire, à partir des pratiques linguistiques des habitants d'une ville, le français tel qu'il est parlé par une communauté hétérogène. Cette enquête sociolinguistique, telle que l'avaient nommée leurs auteurs, s'est concrétisée par un corpus de plus de 300 heures d'enregistrements destiné à la description linguistique et à la didactique du français langue seconde. Quarante ans plus tard, le laboratoire de linguistique de l'université d'Orléans a entrepris de numériser et transcrire l'intégralité du corpus tout en réalisant une nouvelle enquête (ESLO2) dont l'objectif est de permettre la comparabilité de deux enquêtes mais aussi de repenser, en prenant en compte l'évolution des méthodologies et des cadres théoriques, la notion de portrait sonore d'une ville (Baude & Dugua, 2011).

C'est donc dans le cadre des Enquêtes Sociolinguistiques à Orléans 1 et 2 (ESLOs), que nous fondons notre travail sur une représentation de la ville. Celle-ci est conçue comme dynamique, se reconfigurant au gré des activités qui s'y tiennent, ce qui implique une caractérisation fine de ces dernières. Dans notre approche des ESLOs, la ville n'est pas un préalable qui suggère des catégories et oriente la constitution du corpus et son analyse. Dans une démarche inverse nous tentons de faire émerger la ville des données du corpus. La ville ne se définit pas à l'intérieur des frontières administratives/géographiques. Elle est avant tout caractérisable relativement aux échanges sociaux qui s'y tiennent. L'objet est reconnaissable parce qu'il n'est pas « naturel », parce qu'il n'existe qu'au travers des activités humaines. Lamizet (2007 : 17) précise : « l'espace de la ville est, lui, structuré par des repères et des aménagements, par des informations et des orientations, institués par les systèmes sociaux qui régulent et organisent la vie urbaine. ». La culture urbaine est, par définition, génératrice de mouvement et d'innovation parce qu'elle se nourrit d'interactions.

Le sociolinguiste a ainsi naturellement à dire sur la ville et ce qui s'y passe, à la condition d'y voir un espace d'hétérogénéité et de dynamisme par essence, qui n'existe pas a priori mais se dessine dans les discours. Déjà, en 1994, Calvet mettait en garde : « la sociolinguistique urbaine ne peut pas se contenter d'étudier des situations urbaines, elle doit dégager ce que ces situations ont de spécifique, et donc construire une approche spécifique de ces situations. » (1994 : 15). On n'observe donc pas la ville comme on observe un autre territoire. Toute tentative de recueil de données illustrant quelque chose de la ville, devrait impliquer une réflexion d'ordre méthodologique tenant compte de la redéfinition constante du territoire exploré, parce qu'il se précise, voire se détermine, au regard de ce que disent lesdites données. On soulève là un paradoxe incontournable, qui place le chercheur dans une posture où il a à assumer de ne pas être celui qui assigne les catégories (Mondada 2000, 2002). À chaque étape du travail, on met en regard les positions théoriques, les principes méthodologiques et les données (Gadet & Guerin, 2012).

Nous présentons ici le parcours méthodologique que nous mettons en place pour recueillir, observer et tirer des données les éléments qui nous permettent de dessiner les contours de la ville d'Orléans, à partir des ESLOs.

Précautions méthodologiques

Ainsi, c'est dans le discours des locuteurs orléanais que nous entendons rendre compte de la ville d'Orléans. Autrement dit, nous pensons qu'il est possible de dégager des propos des locuteurs son organisation sociale, culturelle et spatiale. Au-delà des informations administratives d'aménagement du territoire, il nous semble que la façon dont les lieux de la ville sont investis par les habitants et la façon dont les activités qui s'y tiennent leur donnent un sens qui permet de définir la ville au plus près de sa réalité. Cependant, l'observation et l'analyse des propos des locuteurs doivent être mis en relation avec leurs conditions d'émergence. Nous partons du principe qu'en fonction des situations dans lesquelles sont tenus les discours, l'interprétation que l'on peut faire des lieux varie : l'hypothèse étant que ce que l'on peut tirer de l'évocation d'un lieu ne sera pas du même ordre selon la situation dans laquelle est produit le discours. Les indications que peut fournir un habitant de la ville à un inconnu lui demandant son chemin donnent des informations sur sa représentation d'Orléans qui diffèrent de celles que l'on peut tirer d'une conversation qu'il pourrait avoir avec un proche à propos d'un événement dans la ville. Nous proposons ainsi une réflexion sur la façon d'appréhender les données afin de proposer une interprétation des discours situés.

On ne peut se contenter de catégories grossières, uniquement fondées sur des découpages socio-démographiques, parce que la ville, sans doute plus que n'importe quel autre terrain, voit émerger des activités langagières difficilement catégorisables *a priori*, tant les interactions sont multiples et complexes. Y émergent des phénomènes, effets des contacts de cultures, de langues, de formes de langue, difficilement prévisibles compte tenu de l'inévitable porosité des frontières du territoire. La ville d'Orléans n'échappe pas à ces phénomènes notamment parce qu'elle est ouverte sur d'autres villes, Paris en particulier : étant donné sa situation géographique et les infrastructures routières et ferroviaires, il n'est pas rare de résider à Orléans et travailler à Paris, Tours ou Blois… et inversement. Par ailleurs, dans le cadre du projet « Langues en contact à Orléans » (LCO), les enquêtes ont permis de dénombrer 72 langues étrangères en circulation et 65% des écoliers orléanais consultés déclarent participer quotidiennement à des interactions plurilingues, même si eux même ne parlent que le français (Rougé, 2013). Ces éléments alimentent la diversification des pratiques et activités langagières.

Doit-on abandonner dès lors la perspective d'une caractérisation des situations d'interaction au motif qu'une catégorisation systématique et figeante n'est pas envisageable ? Il nous semble qu'en se plaçant du point de vue de l'interaction il est possible de proposer une approche différente qui permet la prise en compte de l'hétérogénéité sans la contrainte de la prédictibilité des situations. Ainsi, en regardant d'abord les situations relativement à leur degrés de planification, d'interactivité, de distance sociale entre interactants, de convergence et de formalité du cadre[1], il est possible de proposer, a posteriori, une nouvelle organisation des données.

Outre l'hétérogénéité des activités et pratiques langagières, la ville constitue un terrain privilégié pour l'observation de l'imbrication des contraintes et influences individuelles et collectives. Dessiner le portrait sonore d'une ville implique de s'intéresser aux activités langagières en ce qu'elles s'organisent selon des normes collectives (macro) et des normes individuelles (micro) (Guerin, 2011). Il nous semble ainsi que les paramètres précédemment listés ont à être considérés à deux niveaux. Si l'on prend par exemple la distance sociale des interactants, le degré est évaluable au niveau macro (la distance qui sépare un chercheur d'un

[1] Cette liste pourrait être complétée d'autres paramètres (voir par exemple Koch & Œsterreicher, 2001). Nous nous limitons à ceux-ci, considérant qu'ils recouvrent les facteurs suffisants pour situer et distinguer les interactions dans l'architecture du corpus.

ouvrier) mais relativisée par l'évaluation au niveau micro (la distance qui sépare deux amis dont l'un est chercheur et l'autre ouvrier). Par exemple, un entretien suppose, du fait du schéma discursif et des positions de chacun des interactants, un certain degré de formalité du discours (valeur au niveau macro). De fait, si l'entretien est mené par un chercheur auprès d'un proche, le degré de formalité sera tout autre (valeur au niveau micro). Pour autant, ce qui est produit dans une telle situation ne ressemblera probablement pas à ce qui pourrait être produit lors d'une conversation spontanée. C'est pourquoi il nous faut considérer l'imbrication de ces deux valeurs. Nous avons tenté d'évaluer le degré de chacun des paramètres selon une échelle de 1 à 10, évaluation qui ne peut qu'être subjective et approximative. Néanmoins, le procédé permet de mettre en lumière des subtilités que l'approche traditionnelle ne peut pas atteindre.

Application

Nous illustrons le procédé avec deux enregistrements extraits du corpus ESLO2. Dans les deux cas, il s'agit d'entretiens. À ce titre, au premier niveau de caractérisation des interactions, les valeurs sont identiques. Par définition, un entretien suppose une certaine planification du discours et le contexte d'enregistrement à des fins scientifiques ne peut que la renforcer. Selon nous, le protocole des entretiens ESLO2, bien qu'il repose sur un scénario préconçu, incite les interviewers à s'en imprégner suffisamment pour s'en détacher et éviter un schéma discursif de type question lue/réponse stricte. De fait, nous proposons le degré 8 pour évaluer la planification du discours pour l'ensemble des entretiens.

Concernant l'interactivité, elle est inhérente à l'entretien (par opposition à une conférence, par exemple). Cependant, nous n'atteignons pas le degré minimal, étant donné qu'elle est, a priori, contrôlée par l'interviewer. C'est ce qui motive le degré 4, qui rend compte de la nécessaire interactivité de l'entretien en se situant au-dessous de la moyenne mais intègre le déséquilibre des positions, en s'élevant à 4.

Concernant la distance sociale, elle est minimalement de 5 puisque les entretiens sont menés par des chercheurs auprès de non-chercheurs (l'échantillon couvre toutes les catégories socioprofessionnelles et tous les niveaux d'études). Cependant, nous n'envisageons pas un degré proche de 10 car certaines informations générales d'ordre socio-démographique laissent supposer une certaine connivence : chercheur et informateur sont adultes, habitant (travaillant) dans la région d'Orléans.

Nous évaluons le degré de convergence à 5 puisque d'une part l'objectif partagé est bien de réussir l'entretien en répondant aux questions et en apportant des informations personnelles sur la vie de l'informateur, et que d'autre part le chercheur poursuit un but moins explicite : obtenir un matériau dédié à l'analyse linguistique. Sur ce dernier point, la convergence peut être très variable, l'informateur pouvant utiliser des stratégies pour gérer la valeur de son capital linguistique alors que le chercheur tentera de l'orienter vers des productions non contrôlées.

Enfin, nous évaluons le degré de formalité du cadre à 7 puisque l'entretien scientifique pose d'emblée un cadre reconnu comme formel, ce qui implique d'aller au-delà de la moyenne. Néanmoins, l'équipe d'ESLO2 a entrepris un travail méthodologique sur ses techniques d'enquêtes dans le but de créer un cadre le moins formel possible. Ainsi, les documents de présentation du projet « les Orléanais ont la parole », le mode d'approche, les entretiens qui se tiennent au domicile de l'informateur, la posture de l'interviewer requise et l'ensemble du protocole, sont autant de facteurs visant à atténuer le formalisme de la situation. Nous avons fait le choix de ne pas aller au-delà de 7.

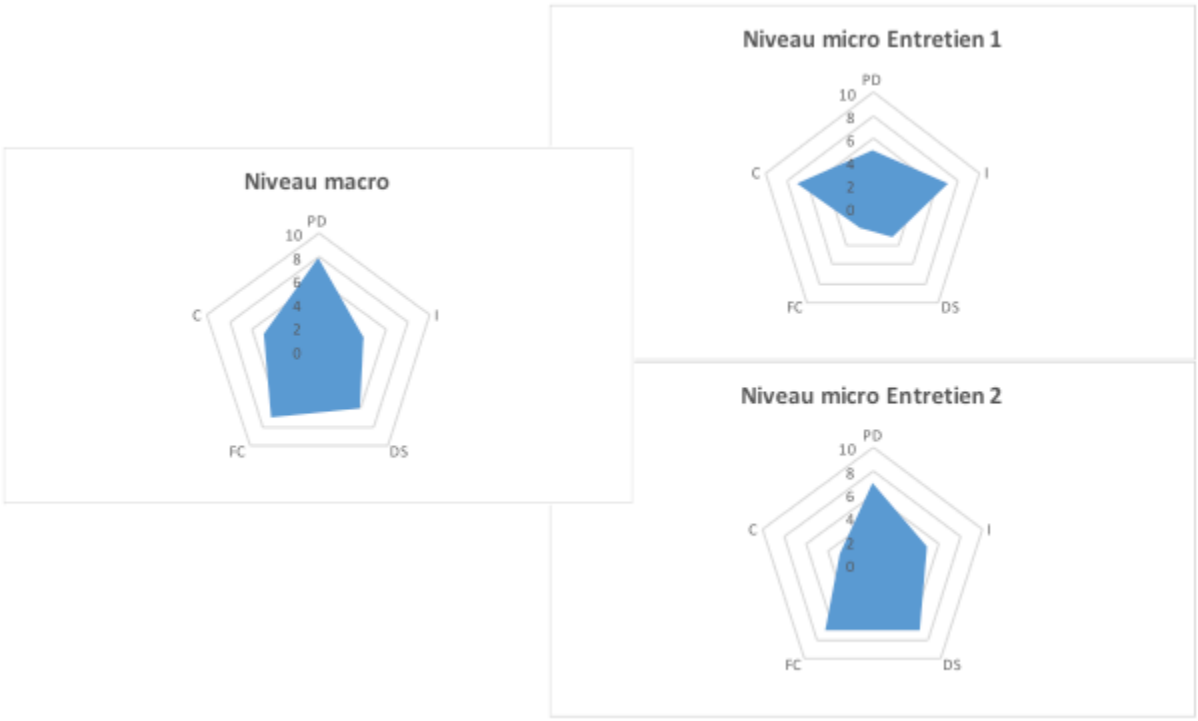
Nous considérons que si le cadre d'un entretien influence les productions, ces dernières sont également sous la contrainte des métadonnées de niveau micro. Pour proposer une évaluation à ce niveau, nous nous sommes inspirés du projet de caractérisation des locuteurs proposé par

les porteurs du premier volet des ESLOs (Mullineaux & Blanc, 1982). En l'occurrence, il s'agissait tout d'abord d'utiliser les critères classiques de la sociologie empirique quantitative (âge, sexe et profession) affinés par les critères du niveau d'études et de l'âge de fin d'étude, ce qui conduisait à diviser le corpus en cinq groupes (échelle « AM » - du nom de la chercheure qui a établi l'échelle – de A à E). Notons qu'il s'agissait d'une première étape qui devait être complétée par une évaluation du capital culturel tel que les entretiens promettaient de les appréhender à partir des réponses sur les gouts et pratiques culturelles[2].
Notre premier exemple d'entretien (E1) concerne un enregistrement fait par un membre de l'équipe (Pauline, master recherche, 23 ans). Elle s'entretient avec une amie également âgée de 23 ans, animatrice dans le domaine périscolaire. Notre second exemple (E2) concerne un entretien mené par Olivier (enseignant-chercheur, 44 ans), avec un jeune homme, ouvrier dans le bâtiment de 23 ans. Informateur et chercheur n'ont ici aucune familiarité.
Nous proposons d'évaluer les paramètres de la situation, à ce stade sur des critères externes, de la façon suivante :

Paramètres	**Éval. au niveau micro**		Éval. au niveau macro
	E1	**E2**	
Degré de planification du discours (PD)	**5**	**7**	8
Degré d'interactivité (I)	**7**	**5**	4
Degré de distance sociale entre les interactants (DS)	**3**	**7**	6
Degré de convergence (C)	**7**	**3**	5
Degré de formalité du cadre (FC)	**2**	**7**	7

Visualisation des entretiens au niveau macro et micro

[2] Notons le caractère précurseur de ce positionnement. Il provient de l'apport de Bernard Vernier, élève de Bourdieu qui a apporté une toute fraiche réception des travaux naissants de son maitre en ce domaine.



E2 se distingue d'E1, non au niveau macro, mais au niveau micro puisque les profils sociodémographiques des informateurs sont semblables[3], le contexte est le même, seule la relation entre les interactants diffère. Le degré d'interactivité est concerné puisqu'*a priori*, lorsque les interactants entretiennent une certaine familiarité, les positions dans l'interaction tendent à se rééquilibrer par rapport au cadre posé par une situation d'entretien (valeur macro) : la possibilité de voir naitre un sentiment d'insécurité linguistique est relative à la confiance mutuelle qu'ont les interactants, même si elle reste dépendante d'un marché linguistique général. Le degré de convergence est lui aussi affecté puisque l'on suppose que, dans E1, consciente ou non des enjeux de l'entretien pour la chercheuse, l'informatrice cherchera à « rendre service » donc à s'inscrire sans retenue dans la ligne dessinée par la chercheuse. Concernant le degré de formalité, il est atténué en E1 en premier lieu parce que la présence de la chercheuse au domicile de l'informatrice n'a rien d'exceptionnel. Par ailleurs, la chercheuse a déjà pu évoquer les tenants et aboutissants de son travail avec l'informatrice et, même si ce n'est pas le cas, leur proximité, en dehors de l'entretien, laisse supposer l'atténuation d'une appréhension potentiellement menaçante (évaluation, jugement normatif…) de la situation.

L'influence des données

Une dernière étape dans ce parcours méthodologique nous apparaît indispensable pour caractériser les situations. L'observation des données doit permettre d'affiner l'évaluation. La connivence entre les interactants observables dans les choix, plus ou moins intentionnels des locuteurs permet de relativiser les valeurs proposées. Il n'existe pas, à notre connaissance, de liste explicitée d'unités pour lesquelles on saurait dire qu'elles sont des marques d'une plus ou moins forte connivence ou le reflet du degré d'insécurité linguistique (« indices de contextualisation » chez Gumperz, 1982). Certes, certains phénomènes sont repérés (présence de *ne* de négation, liaisons facultatives, fort usage de *cela*…). Reste à prouver la pertinence de l'interprétation que l'on fait communément de leurs usages. Ce n'est que par l'analyse d'un

[3] À l'exception du sexe, le niveau d'étude et la catégorie socioprofessionnelle étant identiques.

grand nombre de données et le repérage de certaines régularités, que l'on sera en mesure de proposer une typologie des indices de la connivence des interactants. Nous ne sommes qu'au début de cette entreprise, au stade d'hypothèses quant aux unités qui pourraient informer sur la proximité/distance communicationnelle relative des enregistrements. Néanmoins, la présence de termes non standard, pour lesquels il n'est pas utile de proposer une définition, laisse supposer une certaine proximité entre les locuteurs. Ainsi, lorsque dans E1, on repère des énoncés tels que le suivant, on peut confirmer la familiarité des deux interlocutrices dans l'entretien.

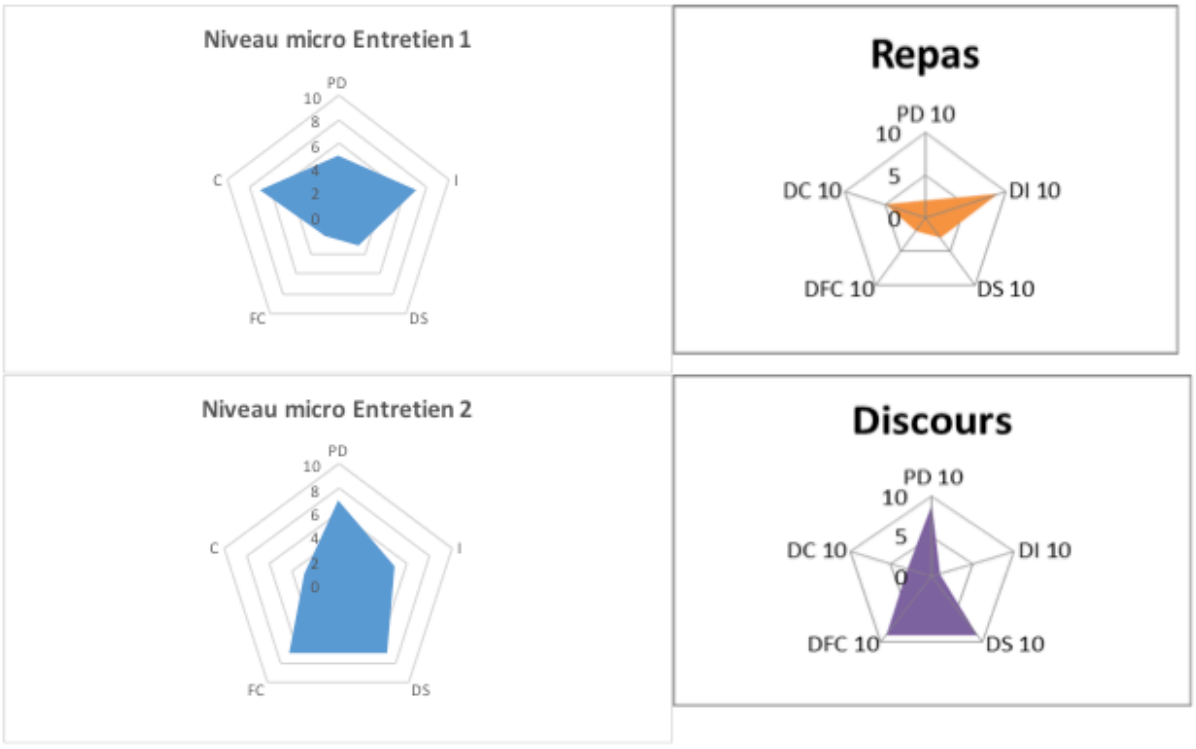
I : Ils faisaient un peu de bruit le soir.
Donc nous quand on a la veillée était finie et qu'ils étaient couchés.
[rire]
C'était un peu clash des fois donc euh.
[rire en fond] C'était bien sympa j'ai j'ai bien aimé euh *[rire en fond]*.
E : Tu as vu des gens qui étaient c'était gore y avait du sang partout et tout ?
I : Je c'est pas trop droit d'en parler de tout ça.

Les expressions « c'était un peu clash » ou « c'était gore » semblent être interprétées sans difficulté. Il s'agit d'un indice qui permet non seulement de repérer l'appartenance des deux locutrices à un même groupe mais également de constater une volonté de connivence exprimée lors de l'interaction. On constate ainsi un renforcement de la proximité communicationnelle supposée en amont.
Cependant, on se garde d'y voir une corrélation systématique puisqu'il arrive que ce type d'indice ne révèle en fait qu'une intention de proximité, sans aboutissement. C'est le cas dans E2, où l'enquêteur propose une forme de discours qui se veut connivente, sans succès. Dans E2, l'usage massif du « ouais » par les deux locuteurs est remarquable. L'enquêteur l'utilise 327 fois et l'informateur 154 fois. Si nous parlons de tentative de connivence c'est qu'au regard d'autres entretiens avec d'autres informateurs, on s'aperçoit que l'enquêteur emploie « ouais » majoritairement lorsqu'il est en interaction avec une certaine catégorie de personnes, sans qu'ils entretiennent, en fait, une réelle familiarité. Si nous prenons un échantillon constitué de huit autres entretiens réalisés avec le même protocole dans la même période, nous relevons des nombres d'occurrences très variés. En se référant au métier et au niveau d'études des enquêtés, ces variations deviennent très régulières. Quelques « ouais » utilisés quand le témoin a fait des études longues et plus de deux cents occurrences dès que l'enquêté a fait des études courtes.

Nb "ouais"	327	9	4	36	26	223	222	379
Métier	Ouvrier	Institutrice	Sans	Ingénieur	Cadre	Ouvrier	Chauffeur	Sans
Niv. d'études	BTS	bac+5	Bac+5	bac+5	bac + 3	CAP	CAP	sans

Le « ouais » de l'enquêteur serait donc une stratégie que l'on peut rapprocher d'une recherche de connivence ou d'une attitude condescendante selon que l'on se place dans une approche pragmatique ou sociologique. En effet il y a une stratégie de l'enquêteur de réduire les effets de la distance symbolique et communicationnelle, stratégie qui, contextualisée, produit un effet inverse. Ainsi, cette remarque permet, de confirmer, voire d'accentuer, la distance entre les interactants bien que la forme du discours de l'enquêteur pourrait supposer une plus grande familiarité.
D'ores et déjà, on voit que la catégorisation « entretien » (niveau macro) ne suffit pas pour comprendre ce qui se passe effectivement dans l'interaction. Il apparaît nettement, notamment

en passant par une forme de visualisation, que E1 et E2 ne relèvent pas du même type d'interaction bien que l'on ait affaire dans les deux cas à des entretiens. En fait, on s'aperçoit que ce qui se joue entre les interactants en E1est bien plus proche de ce que l'on peut se représenter, au niveau macro, d'un repas de famille. Quant à E2, il se rapproche de ce qu'on peut dire, au niveau macro d'une conférence. Sur ce point la visualisation de la description est éloquente :



Quelle conséquence sur l'analyse ?

En ayant une caractérisation de la situation, de la relative proximité/distance des interactants compte tenu des paramètres macro, micro et de ce que donne à voir les données, on est en mesure d'apprécier finement les informations fournies par les locuteurs pour évoquer la ville.

Dans E1, par exemple, l'informatrice évoque deux lieux dans Orléans où elle a résidé. Il s'agit de la rue de Bourgogne et de la rue de la Lionne. Objectivement, on a affaire d'une part à une rue pavée dans le « vieux Orléans », connue pou ces nombreux bars et son animation nocturne et d'autre part à une rue à proximité d'une large artère commerciale piétonne, entièrement réhabilitée qui aboutit sur un centre commercial. En somme, deux quartiers différents. Pour autant, lorsque l'enquêtrice interroge l'informatrice sur les différences entre ces deux quartiers, elle répond : « Mais euh sinon euh au niveau ouais au niveau commerces c'est aussi ça se vaut ». Cette affirmation aide à se représenter ces deux quartiers à la condition de prendre en compte l'identité de l'informatrice, ses activités quotidiennes et le fait que ces informations sont connues de l'enquêtrice au moment de l'échange : ce qui distingue la rue de Bourgogne de la rue de Lionne n'a pas d'effet significatif sur son mode de vie. Il est probable que si elle avait du décrire ces deux rues dans un contexte différent, par exemple en faire une description pour un non-orléanais, l'informatrice aurait mis en avant ce qui les spécifie. Il est tout aussi probable qu'un autre informateur, même orléanais, ne voie aucun point de ressemblance. Il est donc réducteur de limiter la caractérisation de ces deux lieux orléanais aux seuls éléments objectifs. En fait, on s'aperçoit que la perception de la ville relève de pratiques sociales dont les pratiques linguistiques.

Elle est également influencée par la façon de penser l'opposition rural/urbain, avec tout ce que cela suppose de valeur symbolique. Dans E2, l'enquêteur et l'informateur ne l'abordent pas de la même façon et cela conduit, par ailleurs, à creuser davantage la distance communicationnelle entre eux. Il est nécessaire de prendre en compte les caractéristiques de l'interaction et la « face » sociale de chacun dans l'échange pour comprendre ce que représentent les différents lieux évoqués. L'entretien commence par une question sur le logement actuel avant de s'orienter vers le parcours géographique du témoin. A la question plus précise « Où habitiez-vous avant ? », l'informateur répond : « Blois enfin à côté de Blois ». Cette réponse déclenche une longue séquence ou l'enquêteur tente de partager des références géographiques pour renforcer la connivence et favoriser l'échange. Or, la tentative échoue parce que l'enquêteur et l'informateur n'attribuent pas la même valeur, dans cette interaction, aux savoirs effectivement partagés sur la ville de Blois et ses environs :

E : Né à Blois ou ?
I: Non je suis natif de Blois.
E: Où ? De Blois ou de près de Blois ?
I: Na- bah natif de Blois après j'ai été euh à je sais plus à vingt kilomètres de Blois et après j'ai toujours habité à Blois euh enfin s- à dix minutes de Blois sud quoi.
E : Quand j- qu'est-ce que je connais par-là ?

La suite va être une recherche infructueuse où l'enquêteur égrène sans succès des noms de communes de l'agglomération ne récoltant que de courtes réponses négatives : « ah non c'est au nord ça ». Un examen plus approfondi permet de comprendre que les réponses sont dictées par une volonté d'appartenance à la ville en opposition à un village de campagne. Quand l'enquêteur cherche à montrer qu'il connait les petites villes et les villages de l'agglomération, l'enquêté cherche à éluder cette précision pour se référer à la ville : « il est de la ville ». L'enquêteur a en effet oublié, comme souvent dans cette pratique, qu'un entretien est en premier lieu une histoire sociale qui questionne une autre histoire sociale. L'un est né et travaille dans la capitale régionale et l'autre a un parcours qui l'entraine d'un village à une petite ville puis à une ville moyenne. C'est cette marque d'évolution sociale que veut préserver l'enquêté, quitte à sacrifier la connivence proposée.
Là encore, on illustre le fait que pour proposer un portrait de la ville à partir des discours de ses habitants, il importe de considérer les paramètres de l'interaction à tous les niveaux. Pour l'informateur résider à « dix minutes de Blois sud » s'entend comme résider à Blois, c'est-à-dire qu'il ne souhaite pas rendre saillants les traits caractéristiques de son lieu de résidence (qui n'est pas la ville). En revanche, « à dix minutes de Blois sud » renvoie pour l'enquêteur aux villages environnant. C'est la considération des enjeux de l'interaction, des positions effectives et affichées de chacun, qui permet de comprendre ce que peut signifier « à dix minutes de Blois sud ».

Remarques conclusives

L'évaluation des paramètres fait notamment apparaitre l'intérêt de ne négliger ni les métadonnées de niveau micro ni le retour sur les données, puisqu'on voit que les deux entretiens pris pour exemple s'écartent, chacun à sa manière, de ce que l'on attend au niveau macro d'un entretien. E1 illustre, en fin de compte, une plus grande proximité communicationnelle que prévu, là où E2 montre une plus grande distance communicationnelle qu'attendue.
Si, pour cet article, nous nous sommes concentrés sur des entretiens, c'est afin de servir la démonstration à partir de situations pour lesquelles les paramètres sont assez facilement déterminables. Cependant, à terme, cette analyse vaudra pour l'ensemble des situations représentées dans le corpus : « repas de famille », « échanges dans les commerces », « demandes d'itinéraire », « interactions à l'école »… Ainsi, nous visons une redéfinition des

contours des catégories qui nécessitera de prendre en compte qu'il peut y avoir davantage de points commun entre un entretien et un repas de famille qu'entre deux entretiens.
Cette première analyse de la construction de l'objet ville au sein d'un corpus dédié à l'analyse sociolinguistique repose sur la volonté d'interroger systématiquement toute catégorisation manipulée par les chercheurs. « Les données ne sont jamais données », cet axiome de la sociolinguistique resitue la catégorisation comme une pratique. Celle-ci s'opère au fil du discours, au gré de sa co-construction dans une micro-situation qui n'est pas indépendante d'une macrostructure sociale, qui elle-même se construit dans les pratiques sociales et est in fine sensible aux pratiques des chercheurs. Ce que nous apprennent les ESLOs, c'est à quel point la ville d'Orléans, comme toute ville, n'est pas une « donnée naturelle ». Dans un cadre d'analyse sociolinguistique, elle se révèle dans les traces des pratiques des agents, à condition que le chercheur situe précisément sa méthodologie, qui contient elle-même des effets de catégorisation implicites. Le portrait sonore de la ville fournit alors un point de vue sur la diversité des pratiques langagières dont la réception constitue le fondement d'une communauté linguistique.

BAUDE, Olivier & DUGUA, Céline « (Re)faire le corpus d'Orléans quarante ans après : quoi de neuf linguiste ? », *Corpus*, n°10, 2011, p. 99-118.
CALVET, Louis-Jean, *Les voix de la ville - Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot, Essais, 1994.
GADET, Françoise & GUERIN, Emmanuelle, « Des données pour étudier la variation : petits gestes méthodologiques, gros effets », *Cahiers de linguistique*, n°38-1, 2012, p. 41-65.
GUERIN, Emmanuelle, « La variation effective vs la variation représentée » dans Bertrand O. & Schaffner I. (dirs), *Variétés, variation et formes du français*, Palaiseau, Les éditions de l'Ecole Polytechnique, 2011, p. 45-56.
GUMPERZ, John, *Discourse Strategies,* Cambridge, Cambridge University Press, 1982.
KOCH, Peter & ŒSTERREICHER, Wulf, « Langage oral et langage écrit », *Lexicon der Romanistischen Linguistik*, tome 1-2, Tübingen, Max Niemeyer, 2001, 584-627.
LAMIZET, Bernard, « La polyphonie urbaine : essai de définition », *Communication et organisation*, n°32, 2007, 14-25.
MONDADA, Lorenza, *Décrire la ville - la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos, 2000.
MONDADA, Lorenza, « La ville n'est pas peuplée d'êtres anonymes : Processus de catégorisation et espace urbain », *Marges Linguistiques*, n° 3, 2002, 72-90.
MULLINEAUX, Alix & BLANC, Michel, « The problems of classifying the population sample in the socio-linguistic survey of Orléans (1969) in terms of socio-economic, social and educational categories », *Review of Applied Linguistics*, n°55, 1982, p. 3-37.
ROUGÉ, Jean-Louis, Rougé, « Faire le portrait linguistique d'une ville. Présentation du projet de recherche Langues en Contact à Orléans (LCO) », *Langage et société,* n°145, 2013, p. 123-129.